

Zeitschrift:	Le nouveau conteur vaudois et romand
Band:	76 (1949)
Heft:	8
Artikel:	Dans les coulisses des "grandes manoeuvres" : la dernière "raclée"...
Autor:	Nosson, Pierre
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-226953

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans les coulisses des « grandes manœuvres »

La dernière « zaclée »...

par Pierre Nossen

« Charrette de charrette, si on nous avait dit avant de partir qu'on finirait comme ça, peut-être bien qu'on serait resté chez soi ! »

C'est ainsi que s'exprimait Pahud, dans le train, en revenant de faire la guerre contre les Genevois. Surtout ne croyez pas que je vous en pousse une : on s'est bel et bien battu ! Même qu'au début, on n'en menait pas large : une neige de tous les tonnerres du ciel nous a soudainement couverts, tant et si bien qu'on se demandait si on faisait vraiment la guerre à de bon ! C'est là, je vous garantis, qu'on se rappelle de cette fameuse retraite de Russie où nos non moins fameux ancêtres se sont laissés gelés pour permettre à l'Empereur de rentrer à Paris ! Nous qui y avons passé, on peut se rendre compte en partie tout au moins, de ce que ça pouvait être.

Enfin, pour en revenir à cette dernière guerre, que je vous dise quand même que ça aurait pu donner du tout sérieux. Pensez-voir : on nous avait opposé nos voisins séculaires, nos rivaux au lac, les Genevois. Je vous demande un peu si c'est bien là les ennemis qu'il nous faut ! Pour ce qui est du museau, c'est entendu, on ne la leur fait pas. Du moins, c'est eux qui le prétendent... Mais alors, pour ce qui est du courage, ils ne sont pas encore nés... à ce qu'on croyait en tout cas...

Et puis, dans la mêlée, on s'est rendu compte qu'on partageait le même froid, qu'on se tirait dessus sans se connaître, qu'on a fini par faire la paix. Mais ça n'a pas été tout seul !

Les premiers jours surtout, on a tenté

d'oublier contre qui on se battait : on a sa fierté ou quoi ! On a essayé de se dire que c'était des gens comme nous, que ce n'était pas de leur faute s'ils n'habitaient pas le même coin que nous, que leur vin valait le nôtre ! Rien n'y fit : on n'a pas pu oublier qu'ils nous font concurrence à tout moment, qu'ils se moquent de notre accent, qu'ils se croient supérieurs à nous, qu'ils empiètent sur notre territoire avec cette enclave de Céligny... et tant d'autres choses, que je vous garantis que ça bardait !

Il fallait voir surtout Ugène Cochet quand il a fait son premier prisonnier pour se donner une idée de la lutte de titans qu'on se livrait : il te l'a pris par le ceinturon, l'a secoué comme une vieille cloche au Nouvel-An, lui a flanqué un de ces coups de crosse sur le casque et lui a dit :

— Ah ! grand escogriffe, tu te souviens quand tu me prenais ma bonne amie à l'école de recrues, parce que tu pouvais rentrer une heure après moi ?

L'autre, il a jugé plus prudent de ne rien se rappeler, surtout quand il relevé la tête et qu'il nous a tous vus là, prêts à laver dans l'eau (si ce n'est dans le sang) l'offense dont avait souffert Cochet cinq ans auparavant.

Jusqu'à notre lieutenant qui s'y est mis ! Il avait piqué une rogne le premier jour déjà, quand il a su qu'on devrait peut-être rester une semaine de plus si les Genevois ne voulaient pas se rendre :

— Ah ! disait-il, vous croyez qu'on va se laisser faire par ces Occidentaux ? Eh bien, vous vous trompez !

Ça a été le début de la fin : on a commencé par se monter la tête parmi, on s'est même promis d'en tuer un pour faire peur aux autres s'ils voulaient rallonger la guerre. C'est vous dire que dans de telles conditions, la direction des manœuvres ne pouvait que suspendre les hostilités dans le plus bref délai. Mais il lui fallait un prétexte : il ne suffisait pas de déclarer les Genevois battus par K.O. à la première empoignée : on se devait, nous les vainqueurs moraux, de ménager leur amour-propre.

Uouais ! le prétexte ! Il faut être diplomate pour en trouver un qui ne gêne pas aux entournures. Le troisième jour, pourtant, le ciel nous est venu en aide. Il y avait, en face de nous, une compagnie de fusiliers qui, de temps en temps, nous envoyait quelques pruneaux pour nous empêcher d'annoncer le stöcker au bon moment. Ça a suffi pour que Chapuis dise au lieutenant :

— Mon lieutenant, encore une giclée aggressive et je vous demande la permission de leur ramasser leur roulante.

Notre lieutenant ne voulait pas lui refuser ce plaisir !

Aussi, au premier coup de trop, le lieutenant et Chapuis se sont compris et on a entendu :

— Allez, Chapuis, prenez deux ou trois Vaudois et faites-les taire !

Il n'en fallait pas plus : notre Chapuis appelle Nyffenegger, Siegrist et Stein et s'annonce partant...

Une demi-heure après (oh ! ouat, même pas), on entend un bruit de roues, un bruit de sabots, quelque chose de très faible, de radouci... et on aperçoit là, tout près, nos quatre gaillards avec la cuisine des Genevois ! Et personne ne les avait vus, ni entendus : ils avaient entortillé de la paille autour des pieds des canassons et autour des roues de la roulante, tant et si bien qu'ils ne furent pas découverts !

Tout ça se passait vers les deux heures du matin. Ce détail a, en effet, son importance, comme on va le voir.

On a donc laissé passer toute la journée et à la tombée de la nuit, le lieutenant a décidé qu'on irait les surprendre dans leurs positions. Hein ? Qu'en dites-vous ? Aussitôt dit, aussitôt fait : et hardis, nous voilà partis ! Mais si on avait su quel était le spectacle qui nous attendait, on ne se serait sûrement pas mis en route !

On s'en va donc, sur la pointe de nos gros souliers, sans faire le moindre bruit, jusqu'aux tranchées ennemis et hop... on allait sauter, quand on entend des râles, des gémissements... qui nous arrêtent. Silencieux, on écoute et on entend ces paroles très faiblement :

— Donnez-nous à manger, ne nous laissez pas crever de faim : on ne vous a rien fait. Du pain, du pain...

C'est entendu, on a beau ne pas aimer les Genevois, mais dans des circonstances pareilles, on ne se ménage pas : Chapuis est allé rechercher la roulante et nous, on a allumé nos lampes de poches et des feux pour se reconnaître et aussi pour voir les têtes de nos ennemis. Ah ! fichtre, quel spectacle ! On ne voyait que des visages amaigris, des figures de déterrés, de cadavres, comme si ils n'avaient rien troussé depuis des semaines. Tenez, un peu comme ces gens qu'on voyait au cinéma et qui revenaient des camps de concentration. Après tout, peut-être pas si maigres ; enfin, presque autant ! Rien de très ravivant, en tout cas !

Et alors, d'ennemis qu'on était, on est devenu comme des frères. Même Chapuis, l'affameur, s'est transformé en bon samaritain et passait le reste de la nuit à confectionner des petits plats.

Aussi, a-t-on eu vite fait de signaler au colonel qu'on refusait de se battre contre des gens qui n'avaient rien dans le ventre. Le colonel est venu pour nous traiter de

déserteurs (oh ! le vilain mot !), mais quand il a vu les pauvres loques pantelantes qui lui faisaient face, il a compris...

Deux heures plus tard, on est venu nous annoncer qu'un armistice avait été signé...

C'est à ce moment-là seulement qu'on a réalisé que les Genevois étaient plus à

plaindre qu'à blâmer : Si, en effet, ils ont une grande g..., ils sont rudement embêtés quand ils n'ont plus rien à se mettre dedans.

C'est pour ça que Pahud se plaignait un peu en rentrant : ils nous sont tant reconnaissants qu'on en est mal à l'aise !

Lettre au Syndic

Paris, le 26 mars 1949.

Cher papa,

A peine la grippe espagnole a-t-elle été terrassée par une armée de seringues auxquelles se cramponnaient de vaillants médecins, qu'une autre épidémie connaît à Paris une crise de recrudescence. Toujours à l'état latent dans un pays où la gauloiserie n'est pas l'unique apanage des gendarmes, ce fléau, communément surnommé cambriole par les poètes et cambriolage par les hommes de science, menace de tourner en dérision les pouvoirs publics.

De tous temps, les savants les plus éminents, remplaçant leur microscope par des verres fumés, se passionnèrent pour l'étude de cette sombre maladie sans en enrayer les sinistres conséquences. Des multiples expériences tentées, souvent à leur corps défendant, ils réussirent néanmoins à extraire deux remèdes préventifs destinés à éviter la contagion : le chien de garde et la serrure de sûreté. Précautions illusoires qui ne réussirent qu'à dépeupler les chemins et à industrialiser le noble art artisanal de la serrurerie.

A l'encontre des maladies vulgaires qui exigent, pour être diagnostiquées, des examens médicaux multiples, approfondis et profitables surtout aux médecins, la cambriole peut être décelée immédiatement et sans risque d'erreur par l'individu contaminé. En revanche, aucun signe avant-

coureur ne peut le prévenir. La perfide cambriole est parfaitement capable de foncer sur lui au moment où il s'y attend le moins. Il lui suffit, par exemple, d'ouvrir la porte de son appartement, après quelques heures d'absence, pour l'attraper instantanément. L'œil est le premier frappé. (Il ne faudrait pas croire pour cela que la cambriole est une maladie des yeux ! Il ne s'agit que d'un effet d'optique !)

L'individu atteint éprouve alors une curieuse impression dite de soustraction. L'air inquiet, il scrute les murs, renifle, s'analyse, compte sur ses doigts. C'est le stade d'incubation. Tout à coup, un vent de folie le traverse : il se précipite vers ses armoires, les ouvre, les trouve généralement vidées de leur contenu, jure, se prend la tête dans les mains et les pieds dans le tapis (quand on le lui a laissé) et s'affale sur une chaise. La crise ayant atteint son paroxysme avec les jurons le laisse pantelant. Il survivra, mais il sera pour tous le « cambriolé ». Et c'est généralement incurable. S'il veut s'adresser à un médecin pour obtenir sa guérison, il se verra obligé d'aller à l'étranger pour en trouver un qui ne soit pas dans le même cas que lui. Il y a bien la police ! Mais elle est tellement occupée à compter l'argent des contraventions qu'elle le renverra de bureau en bureau jusqu'à ce qu'il ait oublié pourquoi il était venu. Sans espoir, il accomplira un dernier geste symbolique ; il changera de serrure.